

# De *Sud* au Nord si proche mais incertain peut-être

Yves Namur

## *Une introduction ou la petite autodérision des Belges*

Que furent-ils, ces liens entre la revue *Sud* et cette « *Pauvre Belgique* » dont parlait avait beaucoup de mépris Charles Baudelaire ?

Cette Belgique dont la capitale est « une capitale de singes » et dont le cerveau reste douteux ; il est, écrit Baudelaire « aussi difficile de définir le caractère belge que de classer le Belge dans l'échelle des êtres » ! Une Belgique – note encore le poète – où il n'y a « du reste, pas de littérature, française du moins. Un ou deux chansonniers singes dégoûtants des polissonneries de Béranger. Un romancier, imitateur des copistes des singes de Champfleury... »

*Une Belgique où il n'y a pas de poètes !*

Fort heureusement, il y avait « le vin de Namur » et Félicien Rops dont il dira dans un sonnet, pour ainsi s'excuser de ne point accompagner un ami à Namur :

... combien j'aime  
Ce tant folâtre monsieur Rops.  
Qui n'est pas un grand prix de Rome  
Mais dont le talent est haut comme  
La pyramide de Chéops !

Fort heureusement, il y eut – mais bien plus tard vous en conviendrez – cette merveilleuse « Histoire de la Poésie française » de Robert Sabatier. Lequel, dans le premier tome consacré au XIX<sup>e</sup> siècle (« Les romantismes »), écrira à notre propos : « La terre belge, terre de poésie, qui des symbolistes aux surréalistes verra naître des poètes immenses, reste, jusqu'aux environs de 1880, dans une honnête moyenne... Et pourtant, un poète aurait mérité plus de renommée ; c'est André Van Hasselt (1805-1874). Le second tome de ce même XIX<sup>e</sup> (« Naissance de la poésie moderne ») fait voisiner quant à lui le « vin de l'assassin » Baudelaire et un long chapitre intitulé « Le Miracle poétique belge ».

Le miracle « Baudelaire » était donc passé sur nos têtes et pouvait opérer à cœur ouvert !

Quels furent donc les liens entre le singe belge et *Sud* ? Furent-ils fréquents, fraternels et étroits ? Allaient-ils enfin démentir Baudelaire et ses funestes colères ?

Tel pourrait être aujourd'hui, l'objet de cette trop brève communication.

Mais loin de moi l'idée de développer ici quelques thèses savantes et fouillées sur la question ; mon attention s'est tout simplement portée sur quelques contributions

d'auteurs belges de langue française à la revue *Sud* ; quelques auteurs, parmi bien d'autres j'en conviens, mais sur lesquels il me plaisait d'attirer l'attention.

Qu'il me soit enfin permis de clôturer cet introduction - ma foi assez libre - en relatant une expérience toute personnelle, dont je n'ai pas encore mesuré aujourd'hui l'importance réelle, mais qui, lorsque j'y réfléchis quelque peu, comme vous m'en avez donné l'occasion aujourd'hui et je vous en remercie, me laisse supposer qu'elle est dans ma démarche de poète, une expérience essentielle et peut-être la seule qui m'importe.

Il s'agissait en 1992 du prix *Jean Malrieu*, qui donnait à mon manuscrit d'alors, *Le Livre des sept portes*, une écoute et une attention dont je n'avais jamais été jusqu'alors coutumier. Mais de cela nous reparlons plus tard.

### *Sud et la Belgique littéraire*

La quatrième de couverture du numéro 8 de *Sud* (3<sup>ième</sup> trimestre 1972) reproduit cette phrase de Marcel Proust qu'il me plaît de relire devant vous : « Il ne faut jamais avoir peur d'aller trop loin car la vérité est au-delà ». (Si le temps m'en avait par ailleurs été donné, ainsi que les possibilités de questionner chaque livraison, j'aurais aimé m'attarder à une étude qui consisterait en l'analyse de ces citations de 4<sup>ième</sup> de couverture ! Il y a là me semble-t-il un enseignement discret mais bien utile sur les sentiments et les intentions secrètes de *Sud* !)

Mais revenons à nos couvertures, à nos moutons ou nos singes belges ! La première page de couverture de ce numéro 8 mentionne en lettres rouges : « 17 poètes belges ».

Ma curiosité était grande ! Qui étaient-ils, ces poètes belges choisis pour évoquer ou représenter ce que l'on nommera un peu plus tard « la belgitude » (aujourd'hui on préférerait certainement l'expression poètes français ou francophones de Belgique ou encore poésie française de Belgique plutôt que poètes belges) ?

Cette curiosité satisfaite, je me suis convaincu qu'il me fallait vous parler de quelques-uns d'entre eux qui furent un jour ou l'autre des collaborateurs plus ou moins réguliers de la revue *Sud*. L'occasion m'est ainsi donnée de rendre hommage à quelques poètes qui me sont chers et sur lesquels j'ose espérer attirer quelque peu, je le répète, votre bonne attention.

Le premier d'entre eux à ouvrir ce bref dossier belge (un peu moins de quarante pages) est le poète **Fernand Verhesen** (1913) lequel mérite amplement que l'on s'attarde quelque peu à son nom et son œuvre, tant celle-ci est d'importance.

L'homme est connu de certains pour ce *Courrier International d'Etudes Poétiques*, revue de textes critiques qu'il crée dans la foulée des Biennales de Poésie, en 1955 (à l'époque, Biennales de Knokke avant qu'elle ne deviennent Biennales de Liège). Fernand Verhesen s'est également consacré, toute sa vie durant, à la traduction d'auteurs

du monde espagnol et surtout latino-américains. On lui doit les premières traductions et publications de Roberto Juarroz (c'était au *Journal des Poètes*, numéro 3, trois poèmes extraits de *Poesia Vertical*, 1958) ; un Roberto Juarroz dont je reparlerai dans ce que j'ai appelé sans pudeur, mon expérience personnelle. Avec Roger Munier d'ailleurs (on peut y adjoindre également Silvia Baron Supervielle), il est le seul qui ait pu saisir la justesse du propos de Juarroz. Les quatre premières *Poésies Verticales* furent par ailleurs publiées dans sa modeste, mais combien clairvoyante, maison d'édition Le Cormier et ce, dès 1962. Il traduisit également d'autres *Poésies Verticales* pour La Différence ou Le Taillis Pré. Il reste aussi le merveilleux traducteur de Huidobro (*Altaigle* publié chez Unes), de Porchia (*Voix* également chez Unes) de Trilse de Vallejo, etc.

Mais son œuvre personnelle est aussi importante qu'elle reste aujourd'hui encore méconnue voire ignorée hors de Belgique. Il est l'auteur d'une somme critique remarquable, intitulée *Propositions* et qui fait en quelque quatre cents pages le tour de la question du poétique. Mais c'est au poète que je voudrais consacrer quelques instants avec vous partagés.

Un livre m'accompagne depuis sa sortie, *L'instant sans appel* (Le Cormier, 1996) qui montre un auteur confirmé, l'égal de du Bouchet dont il se sent proche, ou de Dupin. Dans un essai intitulé « Poésie et réalité » traduit par Verhesen, Juarroz écrit :

la réalité et la poésie, telles qu'elles se présentent à l'homme, exigent un détachement graduel, un dépouillement progressif, une constante mise à nu... afin de nous approcher du noyau essentiel de ce qu'il y a ou de ce qui existe, de ce qui est ou nous paraît être

Telle me paraît être la démarche poétique de Verhesen, exigeante et si lucide. Un travail poétique entamé je le signale, dès 1939 avec un recueil intitulé *Fontaine aux mensonges* publié à Nice aux Ed. Iles de Lérins. D'autres ouvrages comme : *Franchir la nuit* (1970), *Les clartés mitoyennes* (1975) ou *Secrète assonance* (1990).

Mais on ne peut parler d'un poète me semble-t-il – et c'est là qu'on l'approche au plus juste –, on ne peut en parler qu'en le lisant. De Fernand Verhesen, ces deux poèmes courts :

Dans l'attente

lacunaire

le temps de nuit

s'évade

Restent

l'aplomb

le fil de lame

jusqu'au fâche du vide

où

s'érige

l'instant sans oubli

la forme d'un visage

\*\*\*

La totalité parle ici



trop rarement lu de collaborations de Jean Tordeur aux revues poétiques ; *Marginales* cette autre revue de Belgique que dirigeait Albert Ayguesparse, avait bien publié une suite de poèmes intitulée « Antoine au désert » qui auraient dû attirer bien plus tôt mon attention.

Ce poème cependant, il me paraissait l'avoir entendu déjà ; mais n'était-ce pas son écho ou quelques rémanences, dans ce qui reste et sera, le maître ouvrage de Tordeur, ce « *Conservateur des charges* » paru en 1964. Il y a peu d'années, une réédition de toute son œuvre poétique, seulement quelque trois cents pages, est parue pour notre plus grand plaisir aux Editions de la Différence ( 2000). Et quel ne fut pas mon étonnement de retrouver ces deux pages inaugurant une suite intitulée « toutes les portes s'ouvriront ».

Un texte qui n'était certes pas inédit, mais son auteur suffisamment rare pour qu'on relise avec plaisir et ce, quelque huit années plus tard, cette poésie d'essence métaphysique où Daumal reste un proche tout autant que les Saintes Ecritures.

J'ai choisi ce jour de vous faire lecture d'une autre page de Jean Tordeur, une lecture de « Epuise le jour »

Parce que la durée aura été portée  
à travers l'effritement du cœur  
parce que l'angoisse et la stupeur  
auront pesé sur l'interminable journée.

Parce qu'il faut qu'un jour les portes s'ouvrent  
sur ce que toute bouche a voulu dire ici  
et sur ce que tout œil a tenté voir d'ici.

Parce que l'œil et la bouche découvrent  
dans leur voyage au long du temps d'ici  
un autre ici brûlant qu'on le découvre.

Lieu du regard. Lieu de l'écoute. Lieu du temps.  
Œil aveugle. Oreille sourde. Bouche fermée.

Regarde écoute et dans ce temps  
dans la saison où la pierre même est donnée.

Ne plonge pas dans le doux fleuve avant ton heure.  
Mais épue le jour à chercher la demeure.

Je ne puis le cacher, je l'ai vu.  
C'est pourquoi,  
malgré cette eau qui sous le pont fait signe,  
sur la grisaille que soit la joie

afin que la poussière elle-même soit digne ,  
entre la couche de charbon et le granit,  
de raciner la rose et l'églantier promis.

( Extrait du « Conservateur des charges »)

A propos de Jean Tordeur, Alain Bosquet et Liliane Wouters ont écrit dans *La*

*poésie francophone de Belgique* ces mots si justes qui me paraissent se situer au cœur de la poétique de Tordeur :

Son salut est dans le recours au travail le plus minutieux de l'art : une perfection perdue depuis Elskamp, Toulet ou Valéry...un livre qui fût brique à brique, poème à poème, hésitation philosophique à certitude philosophique, un monument à nos désespérantes mais radieuses contradictions. Cette maîtrise exceptionnelle mérite qu'on en entretienne le culte.

Le haut sentiment qu'inspire la poésie de Jean Tordeur à un critique aussi avant-gardiste ou irrégulier qu'est André Miguel, mérite d'être cité pour conforter s'il le fallait encore la préséance et la présence parmi nous d'un tel poète. Jean Tordeur, écrit Miguel,

sait transcender l'ordonnance classique grâce à une profonde intériorité, à une expérience personnelle du sacré, à un feu rageur contre les difficultés d'être, de vivre, de communiquer, à sa protestation contre l'odieuse neutralité, contre l'indifférence, à une façon d'être résolument moderne en son attention au particulier, à une démarche rythmique qui brise l'éloquence pour faire éprouver le symbolique caché, troublant, de la sensation .

Mais, poussant plus avant notre réflexion et notre lecture, qui sont-ils ces autres Belges de ce numéro 8 ? Deux d'entre eux, me restent inconnus aujourd'hui : Bernard Queeckers et Pierre Trine. Et l'on se plaît à penser que l'existence d'une revue, c'est aussi ce temps éphémère de la création ; c'est aussi et parfois l'occasion de saisir un moment privilégié dans la vie d'un homme peut-être parti aujourd'hui vers d'autres choses à connaître ou à vivre que la poésie.

Ces autres ont noms André Doms, Serge Meurant, Marcel Hennart, Jacques Izoard, Claire Lejeune, Christian Hubin...Je ne puis les énumérer tous. L'un de ces « 17 poètes belges » livre dans ce même numéro un fragment d'un ensemble critique intitulé : « L'homme poétique » et qui formera deux années plus tard l'aspect théorique d'un livre publié aux Editions St-Germain-des-Prés (1974). Cet homme poétique n'est autre qu'André Miguel.

**André Miguel** reste probablement le poète belge qui entretint dans ces années 70 – et je puis dire aujourd'hui encore, malgré son âge - qui entretint donc les relations les plus vives avec le groupe de *Sud* et ce n'est pas un hasard, si l'essentiel de son œuvre poétique rassemblée il y a deux années sous le titre *Voix multiples* (Le Taillis Pré, 2000) fut précédée d'une étude fouillée de Daniel Leuwers, l'accompagnateur par excellence des poètes et de *Sud*.

André Miguel qui séjourna avec Cécile et ce, dès après la seconde guerre, dans ce qu'en Belgique nous appelons communément le Sud, avait habité Les Alpilles, Sainte-Croix de Quintiarden, Plascassier ou Vallauris. Il se lia très vite d'amitié avec Frédéric Jacques Temple qui lui offrit l'occasion de faire passer sur les ondes radiophoniques quelques pièces de théâtre ...

Cet « Homme poétique » dont Miguel donnait à lire quelques pages dans *Sud* (si le numéro 8 comprend le troisième et dernier fragment, le premier parut dans le numéro 4 qui était placé sous le signe de Paul Valéry, le second fragment dans le numéro double, 5/6 avec Eugénio Montale et le nouveau roman.), cet « homme poétique » est

suivi d'un entretien avec une vingtaine de poètes. Et j'aimerais ici, citer quelques passages de l'entretien avec celui qui était l'âme première de *Sud*, Jean Malrieu.

Il est évidemment question de l'amour dans cet entretien...

Oui, parfois, ma proclamation de l'amour total est défi. C'est au moment de la plus profonde horreur que je le clame car c'est la seule arme à opposer au scandale qu'est la mort... J'aime et j'adore- c'est simple... L'idée de Bonheur est plus que jamais une idée neuve. C'est pourquoi, en redistribuant les couleurs du monde, le poète devient subversif.

A la question que Miguel lui posait : « L'espace de bonheur dont vous parlez peut-il vraiment exister autre part qu'à l'intérieur de la poésie ? », Jean Malrieu répondit : S'il ne résidait qu'en poésie, il relèverait d'un Eden utopique perdu ou à conquérir. En fait, hors du réel, de la vie immédiate. Or, il existe déjà par éclair sur terre. (*L'Homme poétique*, page 122-123)

J'aimerais pour saluer ici André et Cécile Miguel, vous lire un court poème d'André Miguel, cet homme multiple.

En ce rien de l'instant  
s'évanouissant en l'inaccessible  
ne parle  
personne

L'éphémère est collé  
à la froide  
bouche

Que savez-vous du peu  
du creux  
de ce qui efface  
la dure trace  
au fronton du temple ?

(Voix multiples, page 182)

Daniel Leuwers, en guise de conclusion à son étude sur Miguel, écrira ces propos que je reproduis ici :

L'art félin d'André Miguel s'accommode de toutes les cabrioles. Inattendu, imprévisible, il emprunte à tous les registres pour dire ce qui ne parvient jamais à se dire...

Ou ailleurs encore :

son œuvre est faite d'œuvres qui se complètent et s'excluent à la fois. Ce qui les meut, c'est une aimantation secrète, le goût du paradoxe, des juxtapositions risquées.

Alors que la rédaction de cette contribution s'achevait et que j'avais interrogé André Miguel sur ses rapports étroits avec Jean Malrieu et la revue *Sud*, André me fit don de sa correspondance avec Malrieu durant l'année 1970, année on s'en souvient où sont parus les premiers numéros de la revue.

Cette correspondance, six lettres que l'on trouvera en annexe et qui seront versées au fonds *Sud*, apportent quelques éclaircissements quant à la naissance de *Sud* et les relations amicales qu'entretenaient les deux poètes.

(Lectures de quelques fragments de ces lettres placées en annexe)

D'autres contributions enrichirent un jour la mémoire collective de *Sud* ; des poètes comme Werner Lambersy, Gaspard Hons... et curieusement, dès la troisième livraison (mars 1971), une suite de poèmes due à **Achille Chavée**, le poète belge surréaliste par excellence.

Six pleines pages, dont je m'étonne encore de lire ici la collaboration. Quels étaient les liens et les relations de Chavée avec *Sud* ? Je l'ignore encore, ces poèmes étaient-ils arrivés par l'entremise d'André Miguel, grand ami de ce poète, « le plus grand de la rue Ferrer » comme il aimait à le dire, dont le seul défaut, mais en est-ce un, fut de n'avoir jamais rien publié en France ! Jean Malrieu connaissait cependant Chavée puisqu'en 1966 déjà, il lui rendit hommage dans *Le Journal des poètes* en ces termes :

Achille Chavée appartient à la lignée de ceux qui sont l'intégrité de la poésie. Chez lui tout a été payé : le poids du sang et le poids du silence. On connaissait le poème pulvérisé. Il faudrait ici du poème carbonisé dont la chair se resserre sur elle-même, se recroqueville, dont les mots sont blancs sur fond noir pour avoir subi l'épreuve du feu... (Le Journal des poètes, 5/1966)

Plus tôt encore, dès la première publication de *Sud*, on retrouve deux suites de poèmes d'auteurs belges ; Miguel déjà cité, mais aussi **Pierre della Faille**, cet autre irrégulier de nos lettres dont on ne peut oublier *L'homme inhabitable* et *La mise à feu* publiés chez Robert Morel Editeur.

Je suis cela – écrit della Faille- qui demande à Dieu : d'où vient le vent ? à qui Dieu n'a jamais répondu.

C'est à cause de cela que je joue du trombone à coulisse. Pour remplir ce silence.  
(L'homme inhabitable)

Le temps nous manque pour évoquer cette œuvre particulière, en marge du paysage poétique bienséant, qui, dira Jacques Crickillon, a « la puissance et la naturelle provocation de la *Beat* américaine. ». Cette poésie profère, insulte et débite à qui le veut ses matières concrètes...

Je me fous des poulets sur la route et des petits oiseaux dans les platanes. C'est pas ça qui me chante, mais un vingt tonnes qui crache, qui pète et qui me pose quand une fille me regarde filer dans un nuage de gasoil.

Que saute un des vingt pneus, je montre à qui veut les poils noirs sur mes bras, l'huile dans mes cheveux ; et je crache mon mégot, comme ça, pour leur montrer à tous que je commande, même au feu...

La proximité de *Sud* et des auteurs belges, c'est aussi la publication de plaquettes ou de recueils. Nous ne nous attarderons pas à évoquer cela, mais des Christian Hubin, André Doms ou Pierre della Faille furent publiés sous le signe de *Sud*.

En 1996, il me revint le doux privilège de préparer et de présenter un cahier trimestriel (Hors série 1996) intitulé *Poésie française de Belgique*, une lecture de poètes nés après 1945. Il ne m'appartient pas aujourd'hui de porter un jugement de valeur sur ce travail qui rassemblait une quarantaine de poètes de notre communauté française. Un



choix certes arbitraire mais qui permettait de cerner au mieux et sans trop se disperser, une époque ; c'était cependant se priver d'auteurs comme Verheggen, Cliff, Jones, Hons, Wouters ou Crickillon...dont le seul défaut fut d'être nés avant 1945 ! Mais il semble que ce travail fasse référence à l'heure actuelle encore, en Suisse ou en Allemagne où des anthologies paraissent avec comme point de départ cette aventure sudiste !

### *Où l'auteur de cette note se déshabille...*

Je voudrais terminer cette trop brève évocation des rapports entretenus entre *Sud* et la Belgique, en me livrant quelque peu moi-même. J'aurais volontiers passé sous silence ce rapport privilégié, mais je n'ai pu que répondre avec empressement, je le confesse, à l'invitation soutenue d'aborder cet aspect et qu'encourageait celui qui aujourd'hui est l'un de mes amis les plus proches, je voudrais citer et saluer ici Yves Broussard. En évoquant avec vous-mêmes cette aventure, c'est peut-être aussi me rendre compte de l'importance que revêt pour moi, la revue *Sud*, aujourd'hui, comme il y a dix ans.

Voici donc brièvement cette histoire.

Je connaissais certes la revue *Sud* ; j'y avais tenté de publier l'un ou l'autre texte...sans succès, avaient-ils été refusés ? Oubliés ? Toujours est-il que je rencontrai quelques sudistes sur mon propre terrain, ce qui est on le sait un avantage certain ! C'était en 1990, en octobre précisément, la Maison de la Poésie de Namur ( celle du vin de Baudelaire ! ) organisait un colloque intitulé *L'aire culturelle méditerranéenne* et André Miguel que j'avais amené dans ma voiture, me présenta après la séance du samedi midi, Daniel Leuwers, Yves Broussard et Frédéric Jacques Temple, ses amis du *Sud*.

S'en souviennent-ils ? Leuwers s'intéressa de suite à celle aux yeux noirs – *una portena* – qui était à mes côtés et l'invita d'emblée à la danse ! Un tango à Namur ! Nous nous en allâmes, toute l'équipée, déjeuner chez un parent d'André qui tenait dans le vieux Namur un restaurant de fort bons produits du terroir ! Au retour, Yves Broussard me fit quelques remarques (de celles qu'un bon maître fait à son élève) à propos d'une plaquette que je lui tendais. Temple était resté silencieux si ce n'était que nous avions parlé des vins de Bourgogne ! Le lendemain, j'apportai à ces sudistes qui allaient prendre le train, quelques bouteilles d'un Gevrey-Chambertin dont ils se souviendraient ! L'invitation m'avait été donnée à la sauvette, « participez un jour au Prix Malrieu, qui sait... », ce que je ne fis pas cette année-là. Le vin et le poète se devaient de bonifier un peu !

La suite, vous la connaissez peut-être, *Le Livre des sept portes* se vit décerner le Prix Jean Malrieu en 1992 sans que j'aie à envoyer- je le précise- quelques bouteilles de plus de ce Charme-Chambertin 1981 que vignifiait mon propre cousin à Gevrey !

Et là, commence véritablement mon aventure sudiste ! Une semaine à Marseille, entouré du Prix Malrieu étranger qui cette année-là fut dédoublé pour mon plus grand bonheur. Pensez donc, j'y retrouvais l'un de mes maîtres, Roberto Juarroz et Antonio Ramos Rosa le portugais.

Le prix réel se trouvait là : la présence et la proximité de ces deux poètes dont j'admire l'œuvre. C'est probablement là encore que Michel Camus, l'éditeur de *Lettres Vives*, qui éditait ces deux auteurs prestigieux, prit la décision d'éditer la version

définitive du *Livre des sept portes* ; il est aujourd'hui mon principal éditeur dans la place de Paris et je lui dois beaucoup. L'aventure avec *Sud*, ce sera également la mise en musique de ce même livre lors des Francophonies d'Aix. Un travail de longue haleine dû à Lucien Guérinel. C'est aussi, et je n'ai pas peur de l'avouer, une amitié profonde et une fraternité peu commune avec Yves Broussard, une proximité avec nombre des sudistes.

*Sud*, c'est pour moi tout cela, et peut-être bien d'autres choses insoupçonnées encore.

Il est loin et révolu, j'ose le penser, le temps où des Baudelaire ne voyaient en nous que singes et « maladies confidentielles ». « ...Le belge végète encore, pure merveille de mollusque... Qui donc voudrait toucher au bâton merdeux ? » renchérisait-il encore !

*Sud* y a touché, pour notre bonheur assurément et pour le sien espérons-le !

## **Lettres de Jean Malrieu à André Miguel**

Marseille, 12 mars 70

Cher ami

Je vous ai laissé longtemps sans nouvelles, attendant des jours meilleurs pour vous annoncer ce que devenait notre revue. Elle a connu des jours bien bas et on ne voyait pas comment la sortir de l'impasse dans laquelle les circonstances la coinçaient.

Elle a changé de nom. C'est *SUD* et toutes les portes se sont ouvertes. Il y a là une filiation avec les ex-*Cahiers* et Ballard nous a bien aidés. Le Centre Culturel s'y intéresse aussi. Nous avons tout en place : diffusion, presse, publicité. Guillevic de passage l'autre jour en a parlé et m'a passé la parole pour la présenter.

Ainsi maintenant, c'est chose faite. Ce soir, enfin, je suis allé porter le manuscrit chez l'imprimeur. Et je suis très heureux. Dans un mois environ, autour de Pâques, elle verra le jour. Nous avons publié intégralement votre suite de poèmes : *le corps du jour*.

Puis-je vous demander, ainsi que vous me l'aviez proposé, des inédits de Chavée. Vous savez avec quelle joie nous les publierons ! Faites nous un peu de réclame en envoyant soit d'autres textes de vous, soit en signalant mon adresse à vos amis poètes ou prosateurs.

Il nous faut maintenant avoir des jeunes. Au prochain numéro, nous publierons des inédits de Bousquet et de Rovini.

A bientôt de vos nouvelles, j'espère

J.MALRIEU

Marseille, 10 juin 70

Cher ami

Pas trop déçu par ce n° 1 ? Il va un peu dans tous les sens ; mais le départ est donné et le n° 2 sera bien meilleur. Il est déjà à la composition car nous devons paraître en Septembre.

Nous avons déjà une centaine d'abonnés et des plus inattendus : un citoyen d'Australie et de l'Inde ! Les choses vont vite.

Je vous remercie de l'envoi des poèmes de Chavée qui sont très beaux. Nous les publierons certainement au n° 3 en Décembre.

J'ai reçu par votre intermédiaire bien des lettres et des manuscrits et celui dont je suis le plus proche est Christian Hubin qui par ailleurs nous a bien aidés en nous donnant une suite impressionnante d'adresses.

Mais ne disposant pas pour le moment (quoique nous allions grossir) d'un nombre élevé de pages, cela pose quelques problèmes pour les futures publications. Enfin, la vertu des poètes, c'est la patience...

Avez vous fait paraître quelque chose dans le *Journal des poètes* ?

Avec toute mon amitié

J.MALRIEU

Marseille. 28 juin 70

Cher Miguel,

Je m'excuse de n'avoir pas donné signe de vie plus tôt. Mais nous avions les plâtriers à la maison et il m'était impossible de déplier le moindre papier. Maintenant je commence à respirer un peu, mais il faut tout remettre en état, avant de partir en vacances à Penne de Tarn (Tarn 81) jusqu'au 10 septembre.

D'une manière générale, *SUD* a reçu un accueil favorable. Il est évident que nous aurions pu faire mieux je sais. Marcenac nous a envoyé une oraison funèbre. C'était Decaunes qui devait faire la présentation et puis au dernier moment il m'a fait faux bond. Je sais aussi que le sommaire est un peu mélangé. Je crois que sans faire de profession de foi, mais en produisant des textes, en *pratiquant la poésie* il se dégagera de *SUD* une ligne de force. On me sollicite pour prendre une ligne mieux définie. Or, nous ne voulons pas entrer en combat direct, engager des polémiques stériles. Cela viendra dans 2, 3 numéros, plus tard. Ici, *Manteia*, nous cherche des « crosses » en essayant de faire passer dans les journaux des articulets plus ou moins venimeux. Rien n'est passé. Mais le « service secret » (!) me rapporte tout. Nous attendons qu'ils soient enferrés.

Le prochain n° sera plus copieux. Nous avons 2 agents de publicité qui ont signé un contrat avec nous, ce qui nous permettra, j'espère, d'avoir un plus gros volume. Aussi, je suis vivement intéressé par la chronique que vous me proposez. Si possible, envoyez-la moi le plus tôt possible (à mon adresse de vacances - je ferai suivre) et nous la joindrions aux textes actuellement à l'impression.

Il manque en effet des chroniques, des CR de lectures, mais nous n'avions pas au 1<sup>e</sup> numéro assez d'argent. Et puis, Léon Gabriel Gros, à la retraite de journaliste à partir du 1<sup>e</sup> juillet, nous a promis de nous donner l'équivalent de sa chronique des *Cahiers*. Mes jeunes collaborateurs, timides, hésitent à se lancer dans la critique. Cela viendra. Mais l'équipe se rode, se forme...

Sur le plan financier, ça va. Nous avons maintenant 150 abonnés (en un mois, ce n'est pas mal). A Marseille nous avons eu un bon accueil : on a eu même dans un journal local, l'*Oscar* du mois, *pour avoir ramené la parole*. Je crois que l'on attend beaucoup de *SUD*. Mais nous avons aussi besoin de l'aide de tous. Grâce à vous j'ai fait la connaissance (épistolaire) de Ch. Hubin.

S'il y a quelque chose dans la *Quinzaine littéraire* nous serions ravis. Je vous

remercie de votre aide.

Ainsi que tous mes amis

J.MALRIEU

Marseille, 2 novembre

70

Cher ami,

Merci de votre bonne lettre. Elle me réconforte. Vous avez remarqué l'effort que nous avons fait et c'est vous le premier qui l'avez remarqué.

En France, la terreur commence à régner et ce n'est que d'une façon sporadique que nous avons des témoignages d'amitié. Peut-être parce que nous ne sommes pas assez diffusés. En [tout] cas, c'est vous et d'une manière générale les poètes de Belgique qui avez été les plus attentifs. C'est bien pour cela et aussi et surtout parce que je suis bien d'accord avec ce qu'ils écrivent que je vous donne carte blanche pour faire un numéro poètes belges en vous demandant néanmoins, mais vous êtes mieux averti que moi, de ne pas introduire de poètes « suspects ». C'est ainsi que j'ai été abusé par des poètes qui sous des apparences amicales ne visent qu'à se faire publier et à vous tirer ensuite dans le dos.

Naturellement nous avons des difficultés et notre n° 3 à pour le moment un peu de retard. Mais vous pourriez prévoir votre choix et votre présentation pour le n° 4 (au printemps 71).

Je vous remercie aussi des adresses que vous nous avez envoyées. Nous avons fait le nécessaire.

Pouvez-vous me dire si vous avez reçu (envoyé cet été) ce qu'il est advenu du texte de présentation que j'avais fait pour Georges Herment, et de ses poèmes à paraître *au Journal des poètes*.

Avec toute mon amitié.

JEAN MALRIEU